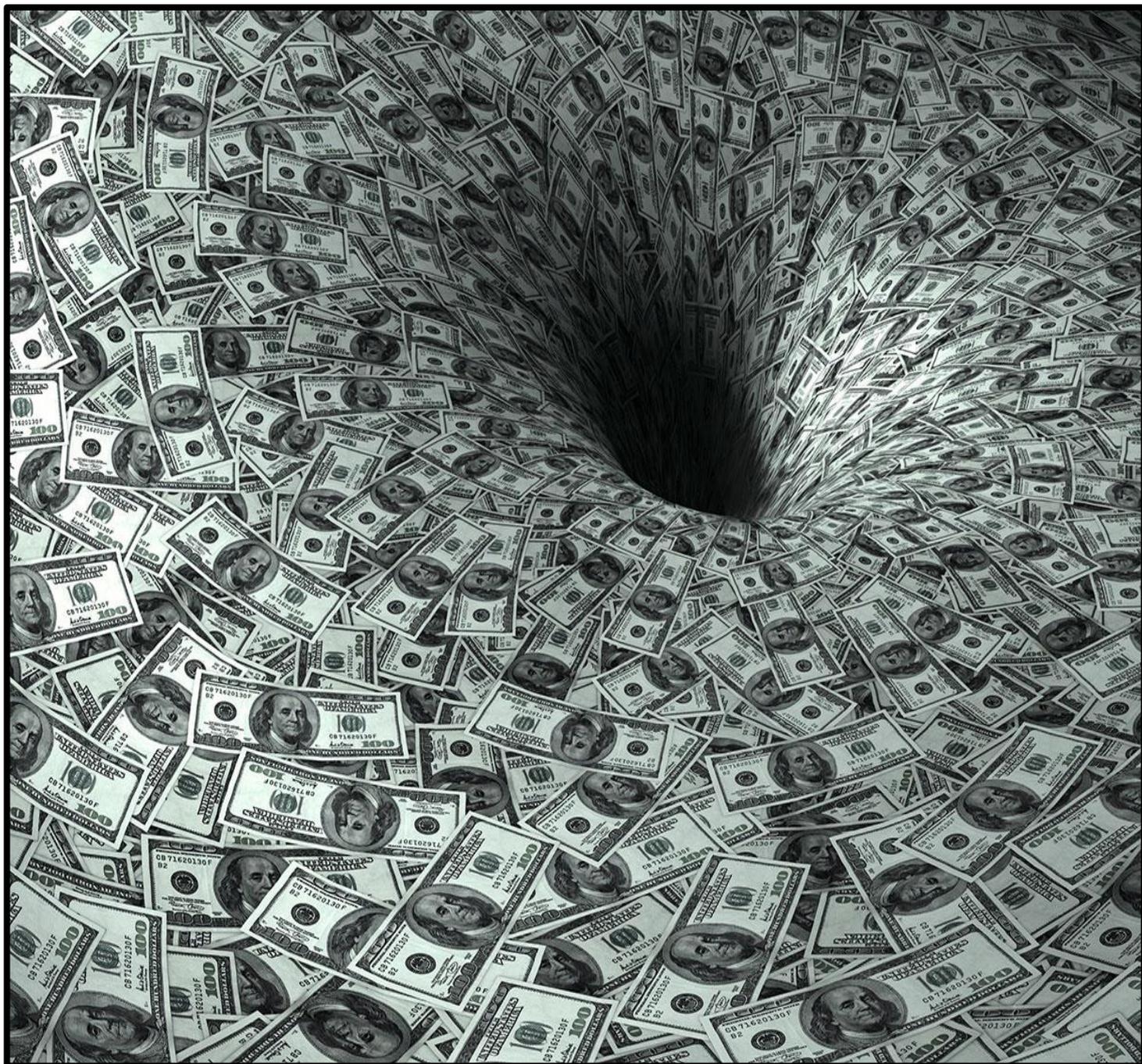


08 / mai 2018

BULLETIN COMMUNISTE

guerre de classe

CONTRE LA CATASTROPHE CAPITALISTE



Organisons internationalement la lutte de notre classe, contre la catastrophe mondiale du capitalisme, contre toute société de classe !

CONTRE LA CATASTROPHE CAPITALISTE

La catastrophe capitaliste continue à s'intensifier partout, atteignant des niveaux toujours plus incompatibles avec la vie sur la planète. Guerre généralisée partout dans le monde, famine massive, intensification de l'exploitation, cascade ininterrompue de suicides, réification de toute relation sociale, violence entre et contre les prolétaires (exploitation, concurrence, guerres, déportations et répression), prisons surpeuplées, destruction de la Terre, alimentation chaque fois plus toxique, destruction de la santé, etc. L'antagonisme entre le capitalisme et la vie n'a jamais été aussi dévastateur. Il n'y a non plus jamais eu une disproportion aussi grande entre l'impérieux besoin d'une révolution et le peu de tentative de l'assumer.

L'unique sujet capable de donner une solution aux problèmes d'aujourd'hui grâce à une transformation radicale de la société, le prolétariat, se montre incapable d'en finir avec toute cette catastrophe. Malgré ce qu'il subit et vit dans sa chair, malgré qu'à l'une ou l'autre occasion, il se rebelle contre les conditions de vie qu'il subit, qu'il provoque des explosions sociales qui font chanceler la paix sociale dans l'un ou l'autre endroit, comme celles que nous vivons récemment en Iran ou au Nicaragua, il existe tout un ensemble de facteurs qui empêchent ce sujet de s'affirmer en tant que force internationale pour imposer sa solution révolutionnaire face aux grands problèmes dont nous souffrons aujourd'hui.

Des décennies de contre-révolution et de paix sociale ont dépecé le prolétariat, donnant plus de puissance aux processus et mécanismes de reproduction capitaliste qui masquent l'existence même des classes sociales, surtout celle du prolétariat, démembrant la critique unitaire développée historiquement par cette classe sociale. Cette totalité capitaliste sur laquelle se déploie la réalité que nous vivons apparaît fragmentée par une série d'idéologies qui partialisent chaque problème que ce système génère, cherchant une solution particulière à chacun d'eux. En conséquence, des mouvements spécifiques sont lancés qui abordent ces problèmes partiels et tentent de les résoudre. Néanmoins, il n'y a non seulement aucune solution possible à chaque problème pris séparément, mais cette fragmentation altère de surcroît le contenu réel de ces problèmes. On constitue ainsi l'idéologie de l'oppression de l'homme sur la femme, l'oppression de la race blanche sur les autres races, la destruction de la nature par l'être humain... codifiant la réalité au filtre de ces paramètres idéologiques. En luttant au travers d'une catégorie partielle, les différents mouvements se situent sur le plan de groupes spécifiques en concurrence pour une plus grande reconnaissance de leurs droits par l'État. La concurrence entre marchandises s'exprime politiquement comme la concurrence entre des identités séparées, tout cela au profit des politiques globales de la valeur et sa gestion étatique. On dissout ainsi la critique unitaire du capitalisme, critique qui contient la dénonciation de chaque aspect comme expression d'une totalité et questionne l'ordre social qui reproduit tous ces problèmes.

Le développement de cette société est intimement lié au développement de l'individu isolé. La société marchande généralisée exclut et dissout toute communauté qui n'est pas la communauté de l'argent et développe tout ce qui renforce l'isolement social. Tout unir en tant que séparé, telle est l'essence de ce monde et son mode de vie, la démocratie. L'effet que cette réalité provoque dans la communauté humaine, détruisant son être social, l'atomisant en individus isolés avec des intérêts antagoniques, est chaque fois plus terrible. Le citoyen est aujourd'hui l'exemple le plus lumineux du développement conjoint de la marchandise et de l'individu isolé. Ce développement ne nie pas seulement brutalement la communauté humaine mais fait sévèrement obstacle à la lutte contre le capitalisme. L'affirmation de cet individu est en effet antagonique au développement et à l'organisation de la seule communauté qui s'oppose au capital à savoir la communauté de lutte prolétarienne, qui, quant à elle, part d'un être collectif, d'une classe sociale révolutionnaire.

Dans ce contexte, le prolétariat a d'énormes difficultés pour agir et se reconnaître comme classe. Le prolétariat se retrouve totalement nié par la déformation et l'occultation de son riche processus historique de lutte, de son programme. Cette dynamique du capital et ses forces idéologiques projettent une dynamique sociale dans laquelle le prolétariat est nié comme sujet, réduit à ce qu'il est dans le processus de production et reproduction du capital et à ce qu'on prétend qu'il est éternellement, simple objet du capital qui peut être utilisé ou jeté selon les besoins de la production, simple spectateur et victime du cours des choses. Précisément, cette réalité amène à ce que les prolétaires se croient tout ce qu'on veut sauf des prolétaires. A certains, on fait croire qu'ils ne sont pas prolétaires parce qu'ils sont employés. Un autre croit qu'il ne l'est pas parce qu'il est au chômage. Tel autre se sent paysan, en opposition à l'ouvrier. Tel autre se croit commerçant parce qu'il est vendeur ambulancier. Beaucoup d'autres se sentent trop jeunes ou trop vieux pour être prolétaires. Il y en a aussi qui en tant que femmes se sentent moins concernées par la question de leur classe, tandis qu'un autre sent l'oppression raciale comme plus déterminante que la classe et, plutôt que de se sentir prolétaire latino, prolétaire noir, prolétaire asiatique, ils se sentent noirs, latinos, asiatiques. Et pour ceux qui dépassent ces formes plus élémentaires de négation immédiate de la réalité de prolétaires, il y aura des formes plus politico-idéologiques de cette même négation, comme le fait de se sentir anti-impérialiste, anti-néolibéral, palestinien, juif, cubain, de gauche, français, américain, aymara, kurde, croate, ouvrier d'un pays riche, féministe, antiraciste, etc.

Ces conceptions identitaires se présentent comme des forces social-démocrates qui s'opposent aux processus de constitution du prolétariat en classe pour nier la catastrophe de ce monde. La perspective de classe se dilue de la sorte dans un enchevêtrement d'identités et de communautés fictives qui vivent subsumées dans la communauté de l'argent.

En même temps, le politicisme continue à être l'une des idéologies essentielles contre le prolétariat. Il réduit la question de la transformation sociale à l'occupation de l'État, que ce soit par une voie électorale ou par la violence, pour implanter une série de mesures censées questionner la société capitaliste et poser une alternative réelle et immédiate. L'État n'est toutefois pas un organe neutre qui peut être utilisé selon la volonté de tel ou tel dirigeant ou parti. C'est l'organisation en force de la société actuelle, du capital, et quiconque prend possession de cet État est déterminé à agir dans le cadre capitaliste. Loin de diriger l'État, ils sont dirigés par lui. Voilà pourquoi toutes mesures politicistes ne sont rien de plus que des formes différentes de développement du capital qui ne questionnent rien des bases de cette société ni ne posent aucun type d'alternative réelle. Voyez Cuba, le Venezuela ou l'actuel processus indépendantiste en Catalogne.

Le gestionnisme se pose en alternative au politicisme mais il n'est rien de plus que sa réplique sur le terrain productif. Si le politicisme réduit tout à la sphère politique, le gestionnisme fait la même chose dans la sphère productive. Changer le monde sans détruire le pouvoir, préconisant que les producteurs prennent les moyens de production tels qu'ils existent pour les faire fonctionner sans patron, sans bourgeois. Cette alternative maintient intacte la base sociale du capitalisme parce qu'on continue à y développer les unités autonomes de production marchande, l'échange, l'argent (ou des « bons d'échange », des « bons de travail »...) et donc le capital, l'exploitation et toutes les catégories fondamentales de cette société. Considérer que l'exploitation et l'oppression capitalistes émanent du bourgeois individuel, c'est ne pas comprendre que le bourgeois est un fonctionnaire du capital, que le capital, en tant que « sujet automate », dirige la production. Les expériences en Argentine au début du XXI^{ème} siècle avec les usines récupérées ou d'autres plus actuelles comme le Rojava et ses coopératives nous enseignent comment le gestionnisme est capable de liquider nos luttes et relancer l'économie capi-

taliste. Politicisme comme gestionnisme ne modifient en rien le rapport social capitaliste, or c'est bien cela qu'il s'agit d'abolir.

Evidemment, pour le maintien de cette société, il est également essentiel de faire croire que nous tous qui subissons les terribles conditions de vie actuelles, nous aurions un moindre mal à défendre. Il y a toujours quelque chose de pire à montrer et qui justifie la soumission à la société actuelle, l'appui plus ou moins critique à des représentants du capital, le renoncement à la lutte pour quelques miettes. A ceux qui subissent l'asphyxiante paix sociale capitaliste, on montre la terreur de la guerre. A ceux qui perdent leur vie dans le travail pour se mettre quelque chose sous la dent, on montre le chômeur sans revenu, prêt à crever de faim. A ceux qui mettent en cause la gauche, on montre comment la droite est méchante. A ceux qui veulent agir en-dehors et contre tout jeu politique ou syndical, on vante « d'autres manières de faire de la politique », la perfectibilité de la « démocratie directe » et le bon rapport entre compromission et bienfaits des « alliances stratégiques » avec nos ennemis de classe. A tous ceux qui luttent, on recommande de capituler après avoir reçu quelques miettes. A tous, enfin, on ressasse que la démocratie est meilleure que la dictature. On occulte ainsi que toutes ces fausses alternatives font en réalité partie de la même totalité, que ce sont des moments d'une même existence subsumée au travail salarié, à l'argent, à la valeur.

Là où les prolétaires se rebellent, se lèvent contre l'enfer qu'ils vivent, comme les luttes récentes au Nicaragua ou en Iran, le capital mondial cherche à nier la perspective révolutionnaire et à imposer l'horizon capitaliste dans ses multiples variantes. On tente d'encadrer les luttes et de les transformer en luttes contre tel ou tel gouvernement, en lutte contre tel ou tel dictateur, contre telle ou telle mesure ou mode de gestion, on tente de transformer les révoltes de notre classe en guerre entre projets bourgeois, de nier tout remise en question de ce système et de phagocytter ainsi tout ce qui s'y oppose. Le summum de cette repolarisation, c'est la guerre impérialiste où la lutte du prolétariat est dévoyée en lutte entre fractions bourgeoises, tel que nous le subissons actuellement en Syrie ou dans d'autres pays durant ces dernières décennies.

Ces caractéristiques et limites des luttes actuelles impliquent que toutes les luttes finissent canalisées, liquidées ou revitalisant le capital. Ceci répand la croyance dans l'impossibilité d'une révolution sociale. Cette croyance se convertit en une force matérielle pour la conservation de ce monde, conduisant bon nombre de ceux qui luttent à se désintéresser de ce qu'exige un processus révolutionnaire international pour se plonger dans une dynamique immédiatiste et localiste sans aucune perspective, ce qui rompt l'unité fondamentale entre les luttes immédiates du prolétariat (lutte contre des mesures d'austérité, contre les expulsions de logements, contre la répression, les expropriations...), et la lutte historique pour la révolution.

Il est certain que les conditions de vie du prolétariat l'amènent dans certaines occasions à dépasser ces obstacles et à s'affirmer en tant que

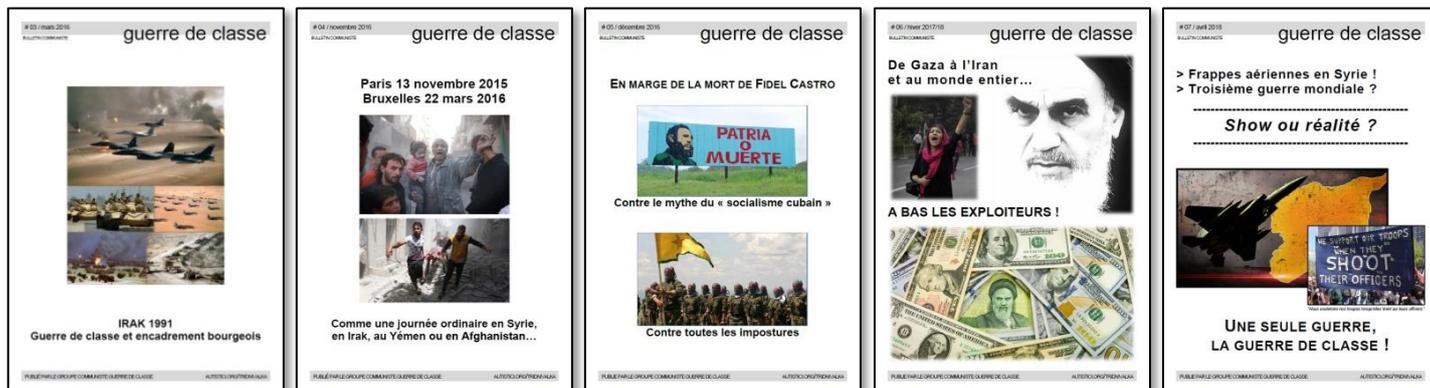
classe, s'opposant violemment à la société actuelle, malgré toutes les faiblesses qui entrave la lutte. Néanmoins, nous arrivons à peine à dépasser le cadre local et ce n'est qu'exceptionnellement qu'est assumé un cadre régional. Le reste du prolétariat mondial ne se sent pas concerné par ces luttes, il n'assume pas la bagarre menée dans tel ou tel autre endroit comme étant sa propre bagarre. C'est ainsi que se développe une infinité de luttes dans un complet isolement, les amenant à finir repolarisées et/ou écrasées par le capital mondial (Syrie, Brésil, Mapuches...). Cette question nous rappelle constamment que notre classe ne peut générer une perspective révolutionnaire qu'en assumant sa lutte sur un plan historico-universel. L'internationalisme prolétarien n'est pas une jolie consigne en l'air mais le terrain même sur lequel se déploie la lutte révolutionnaire.

Malgré toutes ces difficultés, malgré toutes ces forces qui agissent contre la constitution du prolétariat en force révolutionnaire, il n'y a aucune autre perspective. Il n'y a pas d'autre issue à la catastrophe capitaliste que la révolution sociale. Nous n'avons aucun doute sur le fait que la catastrophe capitaliste continue à avancer, rendant toujours plus impossible la vie sur la planète. Nous n'avons également aucun doute sur le fait que les luttes de notre classe continueront à se reproduire çà et là. Ce qui est fondamental n'est toutefois pas de percevoir cette évidence mais d'assumer et de structurer ces luttes comme étant une même lutte internationale pour abattre le capitalisme, utiliser l'expérience historique accumulée pour dépasser nos propres limites et faiblesses ainsi que dénoncer tout ce qui empêche l'action internationale et internationaliste contre le capital et l'État. C'est l'unique voie réelle pour défendre les besoins humains face à ceux du capital. Les réformes, les illusions et espoirs, qui justifient le rejet de la révolution, ne sont rien de plus que des forces de conservation du monde actuel. Nous n'avons d'autre chemin pour sortir de ce fossé que celui de rompre et de dénoncer ces mécanismes de défense du capitalisme qui entravent l'organisation de notre communauté de lutte. S'organiser ensemble, en-dehors et contre toutes les structures de l'État, dans la lutte contre ce système de mort, dans la défense intransigeante des besoins humains face à ceux du capital, dans l'affirmation de l'humanité face à la réification capitaliste. Tout le reste, dans cette société, nous conduit vers l'abîme.

L'affirmation de l'être humain face à la déshumanisation absolue que constitue la condition prolétarienne, voilà l'essence de la constitution du prolétariat en classe, pour l'abolition des classes, de l'État et du capital.

Organisons internationalement la lutte de notre classe, contre la catastrophe mondiale du capitalisme, contre toute société de classe !

Proletaires Internationalistes
<http://www.proletariosinternacionalistas.org>
info@proletariosinternacionalistas.org



Téléchargez nos matériaux au format PDF sur autistici.org/tridnivalka

Cette société nous offre seulement une lutte pour la survie de base dans laquelle nous ne sommes rien sauf une force de travail et des consommateurs. Bien sûr, tout cela est enveloppé dans de belles paroles magnifiant les valeurs de l'honnête citoyen et les besoins du pays et de l'économie, dans des modes et de fades manières de vivre que les médias, les politiciens, les scientifiques, les célébrités nous débitent jour après jour. Les vêtements de marque, les nouveaux téléphones mobiles et les écrans plasma, les voitures en leasing et les prêts hypothécaires, les sorties du samedi soir, les émissions de télé et les idylles familiales dans les centres commerciaux seront-ils des produits de substitution suffisant pour une vie vraiment humaine ? Est-ce tout ce que nous désirons vraiment et ce dont nous avons vraiment besoin ?

1. PAS POUR NOUS !

Nous n'avons aucune grandiose propriété et compagnie qui nous feraient vivre, et par conséquent nous devons aller travailler. Nous vendons notre temps et notre énergie, notre force de travail, à la classe des bourgeois qui possèdent les moyens de production. Nous échangeons notre force de travail contre un salaire qui nous permet d'acheter ce dont nous avons besoin pour survivre et qui a été produit ailleurs par des travailleurs comme nous. Quel que soit ce que nous gagnons, dès que nous avons dépensé notre salaire, nous devons à nouveau nous précipiter au travail. C'est notre travail qui fait fonctionner toute la société et l'économie : les usines, les supermarchés, les bureaux, les hôpitaux, les chantiers... Nous sommes la classe des prolétaires et dès lors nous nous rebellons !

2. CONTRE LE TRAVAIL SALARIÉ

Le travail nous aliène parce que le temps pendant lequel nous travaillons ne nous appartient pas, ce n'est pas une partie complète de nous – par-dessus tout, c'est un moyen pour obtenir de l'argent. Nous vendons notre force de travail comme une marchandise à des patrons individuels et aussi à la bourgeoisie toute entière, et dès lors ce sont eux qui la contrôlent, qui la possèdent et qui en profitent vraiment. Nous devons juste travailler aussi longtemps et aussi vite qu'il nous est demandé. Donc, nous luttons contre le travail salarié qui est la base de notre exploitation et de l'ensemble du système capitaliste.

3. CONTRE L'USINE DES LOISIRS

Nous ne travaillons pas pour satisfaire directement nos besoins, ni les besoins de l'ensemble de l'humanité. Les besoins vitaux sont satisfaits par la médiation des salaires – de l'argent, parce que nous sommes aussi aliénés du produit de notre labeur qui appartient à la bourgeoisie. Toute la société nous est étrangère : les relations sur lesquelles elle est basée, ses structures, ses institutions, ses richesses et même ses connaissances. Par conséquent, la dictature du Capital règne aussi en dehors du travail. Les loisirs que nous cherchons en font partie. C'est le Capital, et pas nous, qui détermine comment manger, faire l'amour, se loger, voyager, s'amuser... Par conséquent, nous luttons contre la totalité des rapports sociaux capitalistes qui nous piègent dans une usine géante où nous sommes comme des vaches à lait à chaque moment de nos vies.

4. CONTRE LE CAPITALISME

Notre travail est une marchandise comme aucune autre : c'est la seule qui est capable de créer une nouvelle valeur, plus grande que la sienne. Les patrons nous exploitent tous, puisqu'ils nous paient seulement pour notre force de travail et tout le surplus que nous avons produit, c'est leur plus-value, leur profit. Le profit est réinvesti dans des moyens de production, dans la production de nouveaux capitaux qui tous sont la propriété contrôlée, possédée et vendue par les bourgeois. Le Capital, c'est notre travail mort personnifié dans des choses. C'est notre temps et notre énergie, que nous avons tués au travail, non pour satisfaire les besoins humains mais pour produire des marchandises. Le seul but du mode de production capitaliste est d'accomplir le profit et de multiplier le Capital. Les besoins humains sont totalement secondaires et ils ne sont « satisfaits » à travers la production que dans la mesure où, et de la façon dont, ils servent l'expansion du Capital. C'est la raison pour laquelle, même les régimes « socialistes » (l'URSS et ses satellites) étaient capitalistes et le capitalisme existe encore aujourd'hui en Corée du Nord, en Chine ou à Cuba. Là où il y a du travail salarié, il y a inévitablement aussi le Capital et il ne peut en être autrement juste parce qu'il y a aussi un costume idéologique « marxiste », une réorganisation de la bourgeoisie à travers un parti politique et un État et ses efforts (sans aucune chance durable de réussir) pour donner une autre forme aux lois capitalistes du marché, de la compétition et de la valeur.

5. CONTRE LA DÉMOCRATIE, L'ÉTAT ET LA POLITIQUE BOURGEOISE

La démocratie est l'essence même de la société capitaliste et pas seulement une de ses formes politiques. Les citoyens atomisés, qui parviennent à une unité artificielle à travers une sphère séparée de politique nationale, sont une caractéristique commune des États parlementaires, stalinien, fascistes ou même islamistes. Ce sont là des organisations de la bourgeoisie en tant que classe, qui se développent à partir des rapports sociaux de la société de classe. C'est pourquoi la lutte révolutionnaire du prolétariat est antidémocratique et antiétatique et n'a rien en commun avec la politique bourgeoise, les partis politiques (qu'ils soient de gauche ou de droite, parlementaires ou extraparlementaires, légaux ou interdits), les élections et les coups d'État politiques.

6. CONTRE LES SYNDICATS ET LE GAUCHISME

Cela fait longtemps que les syndicats de classe (par opposition aux syndicats « jaunes » directement fondés par la bourgeoisie) ont cessé d'être des organisations de la classe ouvrière. Ils sont devenus une partie de l'État capitaliste, une institution pour la vente organisée de la force de travail et pour maintenir la paix sociale. Comme tels, ils doivent être détruits et non pas réformés. Les faiblesses et les défaites de notre classe ont engendré (et continuent d'engendrer) beaucoup de courants du gauchisme qui jouent le rôle de la social-démocratie historique. Au moment des révolutions, ils ont toujours été le dernier recours et bastion du Capital parce qu'ils ne luttent pas pour la destruction du capitalisme, mais pour sa réforme radicale. Par conséquent, les prolétaires communistes luttent contre toutes les formes du gauchisme : le stalinisme, le trotskisme, le maoïsme, de nombreux types d'anarchisme, les mouvements altermondialistes et anti-impérialistes « tiers-mondistes »...

7. CONTRE LES FRONTS UNIS

Nous sommes opposés à tous les fronts unis avec des fractions politiques « progressistes » de la bourgeoisie et à toutes les idéologies contre-révolutionnaires qui surgissent autour de tels fronts : l'antifascisme ou par exemple la libération nationale... Tous mènent à la défense d'une forme de la dictature capitaliste contre une autre, un « moindre mal » contre un « pire », c'est-à-dire la préservation

de la dictature capitaliste comme totalité mondiale. Ces fronts mènent à une lutte pour un capitalisme à « visage humain », mais toujours ils amoindrissent et battent le prolétariat révolutionnaire. Seule l'action directe de classe peut s'opposer à la concurrence destructrice entre prolétaires qui est encouragée par le racisme, le fascisme et le nationalisme. Seule la révolution communiste est l'alternative à toutes les formes du capitalisme.

8. CONTRE L'OPPRESSION, LE NATIONALISME ET LA GUERRE

Toutes les formes d'oppression antérieure au capitalisme – par exemple basée sur l'origine sexuelle, ethnique ou religieuse – n'ont pas été détruites mais sont devenues des parties de l'exploitation capitaliste et de la division du travail. Aucune forme d'oppression n'existe en dehors des rapports sociaux capitalistes et elle ne peut être abolie qu'en abolissant ces rapports dans le processus de la révolution communiste. Les idéologies qui nous attribuent, à nous prolétaires, une identité d'ouvrier, de femme, d'autochtone, d'étranger, de « privilégié », d'« exclu », servent à nous faire intérieurement nous identifier finalement avec le système capitaliste. Seule la dynamique de lutte du prolétariat constitue le processus de négation de toutes ces identités de citoyens obéissants. Par conséquent, le prolétariat s'y oppose de la même façon qu'il s'oppose à la nation, au pays ou au nationalisme. Contre la paix sociale dans les États nationaux et contre la guerre entre eux, nous revendiquons la guerre de classe contre notre propre bourgeoisie, c'est-à-dire le défaitisme révolutionnaire.

9. POUR L'ASSOCIATIONNISME PROLÉTARIEN

Aujourd'hui, en dépit de leurs limites, les vraies luttes du prolétariat contiennent les graines du communisme, c'est-à-dire le mouvement de destruction de l'état des choses actuel. Par conséquent, nous supportons aujourd'hui les luttes de classe et la formation de noyaux, cercles et réseaux prolétaires sur une base subversive – c'est-à-dire luttant et s'associant en dehors et contre les syndicats, les partis politiques et autres structures de l'État bourgeois. C'est bien à partir de luttes de ce genre qu'un mouvement prolétarien massif voit le jour et se met en route pour articuler le prolétariat – la classe exploitée dans la société présente – avec l'état des choses futur.

10. POUR LA RÉVOLUTION COMMUNISTE

C'est seulement dans le processus de la dynamique du prolétariat révolutionnaire qu'un changement dans le rapport de forces entre le prolétariat et la bourgeoisie aura lieu. C'est alors seulement qu'un espace s'ouvre pour un saut qualitatif dans la conscience de classe, ouvrant la voie au renversement violent de la classe dirigeante et à la résolution définitive des antagonismes de classe. Mais seulement si le mouvement prolétarien se met en route immédiatement, pratiquement et consciemment vers la véritable communauté humaine, atteinte par la révolution. Si la révolution ne veut pas mourir, elle doit s'opposer autoritairement à la contre-révolution qui utilisera immédiatement les faiblesses de notre classe contre nous.

11. POUR LA DICTATURE PROLÉTARIENNE

Pour de plus en plus de prolétaires, le processus de la dynamique combative du prolétariat révolutionnaire vers des insurrections violentes et la révolution de classe impose un choix conscient entre le communisme et la barbarie capitaliste : exploitation, crise, guerres et catastrophe environnementale. Au plus ce choix devient clair, au plus le prolétariat est capable de réaliser dans la révolution sa dictature sociale contre le travail salarié, la valeur, l'échange, l'argent, l'État. Cela veut dire une dictature mondiale des besoins humains contre le Capital et la terreur révolutionnaire contre les forces bourgeoises. La dictature prolétarienne signifie l'abolition des rapports sociaux existants : abolition du travail salarié, abolition de professions et productions inutiles, élimination des rapports d'échange de tous les aspects de nos vies, abolition de l'économie et de la production pour le profit et subordination de toutes les forces productives aux besoins humains et aux besoins de la révolution mondiale, disparition de la différence entre travail et loisir, ville et campagne et toutes les autres séparations, destruction violente de l'État et son remplacement par des organes de l'auto-organisation révolutionnaire prolétarienne, bref tout ce que le triomphe de la révolution transforme en une communauté humaine globale. Par ce processus historique, le prolétariat (en tant que dernière classe existante) s'abolit ainsi que la société de classe toute entière et développe complètement la communauté humaine mondiale.

12. A PROPOS DE L'ORGANISATION RÉVOLUTIONNAIRE

L'organisation révolutionnaire grandit et prend directement des formes spécifiques à partir de la lutte de classe, parce que le prolétariat est historiquement forcé de le faire. L'organisation révolutionnaire avec son activité militante crée des conditions pour la centralisation d'éléments révolutionnaires, qui sont petits et insignifiants dans les périodes où le rapport de forces nous est défavorable, ainsi que les sections les plus conscientes et radicales du prolétariat. L'organisation révolutionnaire n'est ni une préfiguration de l'organisation sociale future ni une structure éternelle rigide. Elle ne fait que prendre une part essentielle dans le processus de centralisation historique de la dynamique révolutionnaire qui se concrétise en parti du prolétariat, c'est-à-dire le parti communiste. Ce qui sépare ce parti des diverses avant-gardes autoproclamées, c'est qu'il n'a pas d'autre programme que sa classe comme sujet historique, donc comme il est la centralisation de ce programme, il est la direction de la lutte de la classe révolutionnaire toute entière.

13. QUE FAIRE ?

Approfondir, défendre et propager le programme historique du prolétariat visant à renverser la classe dominante par l'insurrection afin de déclencher la révolution qui abolira la société de classe. Sur base des leçons tirées des luttes prolétariennes passées et présentes, clarifier le contenu de la transition révolutionnaire, la révolution communiste. Par la propagande, l'agitation et la participation active, souligner, soutenir et encourager toutes les tendances dans les luttes contemporaines qui pourraient contribuer au développement de la conscience révolutionnaire et de l'esprit militant dans notre classe, ainsi qu'à l'émergence d'associations prolétariennes radicales. Révéler et identifier d'un œil critique les obstacles, idéologiques et pratiques, dans les actuelles luttes de classe qui entravent l'émergence d'une confrontation de classe ouverte, c'est-à-dire un conflit révolutionnaire ouvert entre les deux classes. Centraliser les prolétaires militants qui essaient de s'organiser sur base du programme révolutionnaire, et constituer une structure combative efficace pour les militants communistes. À partir du sol fertile des antagonismes sociaux et de la dynamique de la lutte de classe, faire avancer efficacement, encourager, organiser et coordonner l'exécution de la future insurrection violente comme moment décisif dans la révolution communiste à venir.